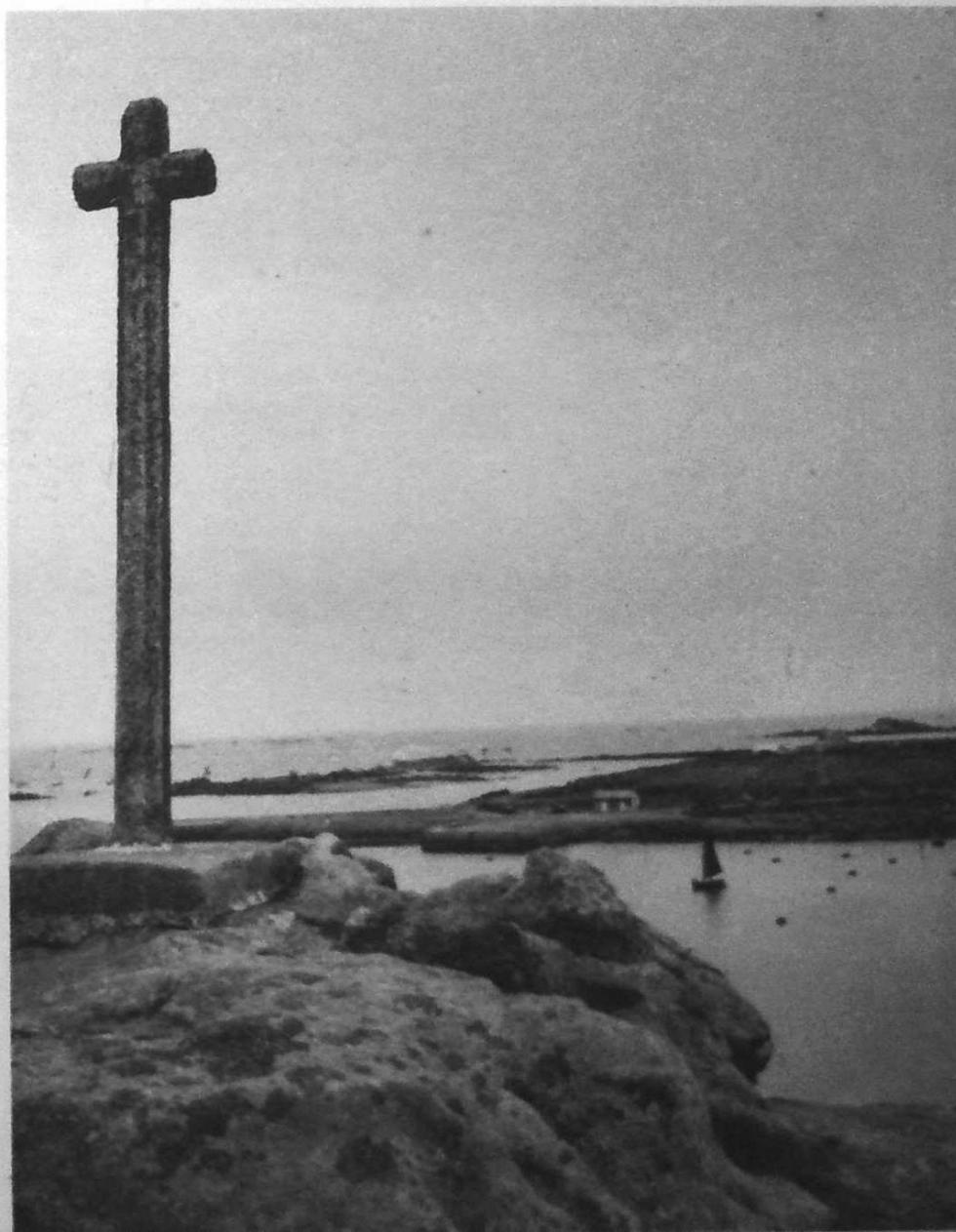


VISIONS DE FRANCE

BRETAGNE
DE BREST A ROSCOFF



Texte et Légendes par
ANDRÉ CHAGNY

Illustrations par
G. L. ARLAUD

ÉDITIONS
G. L. ARLAUD

3, Place Meissonier

LYON



VISIONS DE FRANCE

BRETAGNE
DE BREST A ROSCOFF



Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier à la cuve « Montval » des anciennes Manufactures Canson et Montgolfier, numérotés de 1 à 25; 50 exemplaires sur Vélin de Rives B.F.K., numérotés de 26 à 75, et 6 exemplaires hors série sur papier à la cuve Montval.

VISIONS DE FRANCE

BRETAGNE
DE BREST A ROSCOFF

Texte et Légendes par **ANDRÉ CHAGNY**

60 illustrations en héliogravure d'après les clichés originaux
de **G. L. ARLAUD**

EDITIONS
G. L. ARLAUD
3, PLACE MEISSONIER
LYON

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Voix Bretagne 1 - De Quimper à la Presqu'île de Crozon (Visions de France).
 HISTOIRE GÉNÉRALE. Ajouter aux Revues signalées et à l'ouvrage de La Borderie et Pocquet (1896-1914, 6 vol.), J.-B. Ogié, *Dictionnaire hist. et géogr. de la province de Bretagne* (Édit. de Rennes, 1843, 2 vol.); P. Levot, *Biographie bretonne* (1852, 2 vol.); Ch.-V. Langlois, *Histoire de Bretagne* (Paris, 1891); H. du Halgouet, *Répertoire sommaire des documents manusc. de l'Hist. de la Bretagne* (t. I. P., 1914).
 PRÉHISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE: De Fréminville, *Antiquités du Finistère* (Brest, 1832-1835); P. du Chatellier, *Les époques préhistoriques et gauloises du Finistère* (Rennes, 1907); *Congrès archéol. de France. Brest et l'Annee, 1914* (Paris, 1919); R. Grand, *Mélanges d'archéol. bretonne* (P. 1921); Bénard Le Pontois, *Le Finistère préhistorique* (Paris, 1929).
 HISTOIRE DE L'ART: Abbé Abgrall, *Livre d'or des églises de Bretagne* (Rennes, 1896); *Croix et calvaires bretons* (Bullet. Monum., 1902); *Notice sur l'église de Guimiliau* (Brest, 2^e éd., 1906); Le Goffic, *Calvaires bretons*; P. Gruyer, *Calvaires bretons* (Paris, 1920); *Chapelles bretonnes* (P., 1926); *Dolmens et menhirs* (P., 1927); L. Palustre, *La Renaissance en France* (P., 1879-1889, t. III); C. Chaussepied, *Notice sur le château de Kerjean* (Quimper, 1907); Th. Lécureux, *Saint-Pol-de-Léon* (P., 1910); H. Warquet, *Vieilles pierres bretonnes* (Quimper, 1920).
 GÉOGRAPHIE - TOURISME - RÉGIONALISME: Aux ouvrages déjà cités de G. Geffroy, J. Dorange, Le Gallouédec, An. Le Braz, F. Gourvil dans la bibliographie de la Bretagne 1, ajouter: Dubuisson-Aubenay, *Itinéraire de Bretagne* (Nantes, 1898-1902, 2 vol.); Dr Th. Caradec, *Au fil de la route bretonne* (Paris, 1902); C. Vallaux, *La Basse-Bretagne* (Paris, 1907); G. Toscer, *Le Finistère pittoresque. Sites et documents* (Brest, 1907, 2 vol.); A. Chevrillon, *La Bretagne d'hier* (P., 1925).
 Souvestre, *Le Finistère en 1336* (Brest, 1838), *Les derniers Bretons* (Paris, 1854, 4 vol.); L. Coudurier, *De Brest au Conquet* (Brest, 1904), *De Brest à la Côte* (B., 1905); L. De-loutmel, *Hist. anecdotique de la ville de Brest. A travers les rues de Brest* (B., 1923); L. Saluden, *La Révolution à Landerneau* (B., 1929); L. Le Guennec, *Guide du touriste dans le canton de Lanmeur* (B., 1900); A. Guillermet, *Le Folgoat* (Morlaix, 1922); M. et L. Blanc, *Hist. anecdotique de Lesneven, du Folgoat et des alentours*; L. Pagneric, *Un coin de Bretagne. Roscoff* (Paris, 1888); M. Herubel, *Le Port de Roscoff* (P., 1924); Abbé Tanguy, *Une ville bretonne sous la Révolution, Saint-Pol-de-Léon* (Brest, 1903).
 LITTÉRATURE: O. Feuillet, *Le Roman d'un jeune homme pauvre* (1858); E. Renan, *Essais de morale et de critique* (1859); Tristan Corbière, *Amours jaunes* (1873); G. Flaubert et M. du Camp, *Par les champs et par les grèves* (1885), etc...



BREST VU DU PORT

La Bretagne n'est pas une. En dépit de tous les traits, communs à ses « provinces », qu'on pourrait aisément relever, elle est multiple, elle est diverse. Du pays de Rennes à la Cornouaille, du Vannetais à la côte malouine la terre change, comme ses habitants. L'Armor et l'Argoat ne sont-ils pas, aujourd'hui, tentés parfois de ne plus se reconnaître?

L'étude que nous consacrons ici à la partie Nord du département du Finistère, vise une des régions qui semble avoir le mieux préservé son originalité: le Pays de Léon.

Il étend ses grands horizons mélancoliques de la rade de Brest au Keffleut, l'un des affluents de la « rivière de Morlaix », des contreforts de l'Arré aux chapelets d'écueils de Portsall vers lesquels il descend par des pentes insensibles. C'est le moins vaste et le plus uniforme ou, si l'on préfère cette épithète, le moins grandiose des pays bas-bretons. Encore ne faudrait-il pas exagérer son défaut relatif de pittoresque, et le touriste aurait grand tort qui délaisserait ce croissant de la côte finistérienne, au large de laquelle l'Atlantique et la Manche entrechoquent avec violence leurs courants.

Il a conservé - et conservera toujours - sa sauvagerie naturelle, au moins sur son front maritime, ce pays des brûleurs de varechs, avec ses grandes îles, au-delà des récifs où moutonnent les vagues : Molène au ras des flots, Ouessant dont le nom signifie « la plus haute » ; avec ses interminables chaînes de brisants et ses falaises que les lames escadent à des hauteurs vertigineuses sous le coup de bélier continu de la houle ; avec ses criques de sable pâle ou de « rocs au pacage », que la mer couvre de gros paquets de goémons ; enfin, avec ses « abers », fjords paisibles aux rives brumeuses, sur lesquelles flotte, avec le souvenir du légendaire Tristan, on ne sait quelle poignante nostalgie. Il se dégage de toute cette contrée de l'Armor un charme étrange, dont on ne saurait peut-être retrouver l'amère douceur sur un autre rivage de la Bretagne.

Cette impression, à vrai dire, il sera de plus en plus difficile de l'éprouver, car la banalité contemporaine s'étend déjà jusqu'ici, et l'arrière-pays, longtemps le plus déshérité de toute la péninsule, en est devenu naguère le plus riche. Il doit cette fortune aux progrès incessants de la culture qui trouve dans l'emploi de l'engrais marin un moyen inépuisable de fertiliser une terre naturellement ingrate et dans la douceur d'un climat, soumis à l'influence du Gulf-Stream, la garantie de précieuses récoltes. Nul n'ignore en Angleterre et, — souhaitons-le — en France, qu'aux environs de Roscoff, ce vieux « trou de flibustiers », le rendement du sol est merveilleux ; qu'en bien des cantons du Léonnais, le froment et les fourrages artificiels ont déjà remplacé la bruyère ou l'ajonc et que, d'une façon générale, les landes y cèdent de plus en plus la place aux champs de pommes de terre, aux « carrés » d'oignons, de choux-fleurs et d'artichauts. Aperçue hâtivement d'une portière d'automobile ou de wagon, la campagne donne une impression de joyeuse fertilité et, par endroits, presque de luxuriance.

Chose étrange, pour qui voyage à pied de Lannilis à Landerneau ou de Saint-Renan à Plouescat, le paysage prend une tout autre signification : à droite et à gauche de la route monotone défilent bien des champs en excellent rapport ; mais l'œil cherche en vain un ouvrier agricole. De cette nature l'homme paraît absent ; les maisons elles-mêmes semblent se cacher. Méfiance atavique, justifiée par des siècles de misère et de lutte contre l'étranger ? Peut-être. En tout cas, le paysan léonard enfouit sa ferme dans les endroits les plus secrets ; il enferme son champ dans d'énormes talus couronnés de buissons infranchissables.

Au bout de quelques heures, ces frais vallons aux clairs ruisseaux, ces gras pâturages ombragés d'arbres magnifiques, ces enclos verdoyants où galopent d'admirables chevaux, finissent par troubler l'esprit. On éprouve quelque peine à en chasser l'impression d'inquiétude que procure la vue de ces chaumières silencieuses et closes, de ces cultures sans cultivateurs, de ces troupeaux sans bergers. Il semble que sur cette contrée pèse comme un lourd mystère ; on y sent le surnaturel imminent.

Une belle race peuple le Pays de Léon. En général, le Léonard est de grande taille, avec le visage allongé. Ses habits noirs flottant sur une ceinture de couleur ; son large chapeau qui cache mal les longs cheveux, mais laisse juste entrevoir un regard calme et sévère ; sa démarche solennelle et sa parole lente lui confèrent une sorte de majesté rustique. Il parle le « breton large » (*brezonneg ledan*), autrement dit, note Francis Gourvil, le dialecte adopté par les bardes modernes comme langue littéraire, à cause de son consonantisme intact. Cette race est à la fois mystique et pratique. Elle n'est d'ailleurs pas la seule en France à concilier des traits de caractère qui, à première vue, pourraient paraître irréductibles l'un à l'autre : Michelet ne les a-t-il pas depuis longtemps reconnus dans le tempérament lyonnais ? Quoi qu'il en soit, le « Julot » finistérien, qu'on a parfois rapproché de tel paysan espagnol pour sa noblesse native et sa muette fierté, allie une foi religieuse profonde à un sens aigu de ses intérêts matériels ; il se distingue nettement de son voisin trégorois, spirituel et frondeur, voire assez volontiers sceptique.

Le paysan du Léonard représentait, à la fin du siècle dernier, — et représente encore assez communément, — le Breton têtue, au cœur fidèle, mais à l'âme close, barricadée comme sa demeure. Cette âme reste aussi impénétrable aux psychologues que les menhirs, qui dressent toujours leur haute énigme sans date à quelques mètres des casinos. A défaut d'un Baudelaire, un Morlaisien mort à trente ans, Tristan Corbière, sut deviner et peindre ce contemporain des cathédrales, le rude et beau Léonard, loup de mer ou terrien, buveur et mystique. Pour cet enraciné, en qui palpète encore l'âme héroïque et naïve de ses pères, puisque la terre est la vallée des larmes, la sagesse consiste à se résigner aux misères de la vie, en attendant les éclatantes réparations de l'au-delà.

« Les mœurs d'un peuple dépendent surtout de ce qu'il pense de la mort », a dit un ancien. Cela est particulièrement vrai des Bretons et, parmi ceux-ci, des Léonnards. A ces derniers s'appliquent à merveille

ces réflexions d'Ernest Renan : « Jamais famille humaine n'a vécu plus isolée du monde et plus pure de tout mélange étranger... Nulle part la condition des morts n'a été meilleure ; nulle part le tombeau ne recueille autant de souvenirs et de prières ». Le fait est que, dans toute la Bretagne, en particulier dans ce pays de Léon qui a si longtemps opposé une barrière presque infranchissable aux influences du dehors, qui a vécu pendant des siècles de son propre fonds et comme replié sur lui-même, on a, plus que partout ailleurs, le respect de la mort ou, plus exactement, le culte des morts. De même que dans l'antique Égypte, le souvenir des disparus domine ici les pensées des vivants, car les morts ne sont jamais vraiment morts. En attendant l'aurore de la résurrection, ils continuent à se mêler obscurément à la vie permanente. Les regrets comme les prières vont les rejoindre au mystérieux et proche pays des âmes. Qu'on songe à la différence qui sépare le dogme chrétien des idées égyptiennes sur l'au-delà ; puis, cette différence une fois marquée, qu'on rapproche hardiment les conceptions des deux races. Ce sont leurs monuments funéraires qui nous ont révélé la vie quotidienne, les mœurs et les croyances des sujets des Pharaons. A leur tour, les Bretons ont prodigué les édifices les plus favorables aux évocations d'outre-tombe, les plus propres aussi à nous dévoiler le fond de leur cœur. En sorte qu'on peut affirmer que l'art vraiment original de la presqu'île armoricaine, l'art spécifiquement breton, du dolmen au calvaire et au charnier, a ses racines dans les tombeaux.

Par là s'explique le surprenant décor des cimetières, des plus vieux tout au moins, car beaucoup ont été exilés par le souci de l'hygiène loin du centre des agglomérations importantes. A l'exception de quelques grandes églises, - chapelles communales, comme le Kreisker de Saint-Pol, ou cathédrales, comme Saint-Corentin de Quimper (encore celles-ci furent-elles jadis probablement ceinturées par des « aîtres ») - les plus beaux monuments bretons se dressent dans les nécropoles ou, si l'on préfère ce terme, dans les « enclos de paroisse ». Est-il un autre exemple, les anciens Égyptiens mis à part, d'un peuple ayant manifesté une pareille recherche de la décoration funèbre, une semblable entente des motifs artistiques les plus aptes à donner tout ensemble l'idée de ce qui est éternel et de ce qui coule si vite avec le temps ?

Pour s'en convaincre, conseille Charles le Goffic, il n'est besoin que de visiter certains cimetières de campagne. Les sépultures individuelles ?

Rien de plus simple : une sorte de long coffre de matelot, en pierre ou en briques, recouvert d'une dalle noire et surmonté d'une croix. Toute la richesse, toute la beauté de l'ornementation est réservée à l'enclos lui-même, « lieu synthétique où se résume tout le passé du clan », où, depuis les origines du village, les générations sont venues successivement dormir, lieu « doublement sacré par la religion et par l'histoire », si dénuée d'intérêt que cette dernière puisse paraître. Mus par les plus nobles instincts : profond sentiment de la race, fidélité à des traditions plus que millénaires, pitié fraternelle envers les trépassés, les paroissiens ont donc « concentré toute leur piété » sur ce coin de terre bénite. Ils se sont efforcés, les pauvres comme les riches (les plus beaux ensembles monumentaux sont assez souvent dans de modestes communes, parfois dans de simples hameaux), de lui donner « toute la magnificence possible et un éclat supérieur à celui des cimetières voisins ». Il n'est pas douteux, en effet, que, suivant une remarque souvent faite, en même temps « qu'une forme de la dévotion », le culte des morts, en Bretagne, fut « une forme du patriotisme municipal ». Toutefois, le travail des générations qui, du XV^e siècle au dix-huitième, ont doté l'Armorique de tant d'émouvants édifices, nous apparaît, avant tout, comme le consentement unanime et constant d'un peuple de croyants à l'appel collectif de ses morts.

Or, nulle région de la péninsule n'en présente de plus remarquables, et en plus grand nombre, que cette terre d'élection de l'art religieux : le Pays de Léon. « A cet égard, écrit F. Gourvil, une zone surtout, dite de l'Elorn, constitue un musée à ciel ouvert, dont chaque village serait un compartiment. » Ces grandes synthèses architecturales, qui sont à juste titre l'orgueil de la Bretagne, on les trouve, en effet, plus ou moins complètes, plus ou moins mutilées par le temps et par les hommes, dans mainte villette ou bourgade. Là, dans l'espace assez exigü, délimité par les murs du pieux enclos où l'on pénètre par un porche superbe, la paroisse a groupé, à l'ombre de son église, sinon un oratoire, une fontaine sacrée ou une chaire en plein vent, tout au moins un « reliquaire » et un calvaire.

Le mot « reliquaire », à la fois plus respectueux et plus chargé de sens que celui d'ossuaire ou celui de charnier, désigne ces édifices dont les hôtes ne sont que temporaires. Placés autrefois au cœur même des villages, autour des églises et dans ces enclos restreints où ne pouvait

prévaloir le peu démocratique usage des « concessions à perpétuité », les cimetières étaient vite encombrés dans une région surpeuplée, où les famines et les épidémies faisaient d'effroyables ravages. Il importait néanmoins de donner un abri convenable aux « reliques » des défunts, tout en les défendant le plus longtemps possible contre l'injurieux oubli. De là ces ossuaires, qui, d'ailleurs, n'étaient point particuliers à la Bretagne. (Jusqu'en 1786, un charnier occupa, en plein Paris, l'emplacement du Square des Innocents). « Ce qui est bien breton, précise Ch. Le Goffic, c'est le soin, l'application, l'espèce de volupté sombre » apportée à l'édification et à l'ornementation de ces monuments lugubres. Ces temples de la mort sont souvent des palais. Certains sont « ciselés comme des châsses dont ils reproduisent la disposition extérieure » ; d'autres ne le cèdent en rien, pour l'architecture et la décoration, à la maison de Dieu, leur voisine ; on serait tenté de dire : leur rivale. Beaucoup, surtout parmi les plus anciens (XV^e siècle et début du XVI^e), sont adossés à l'église, dans l'angle rentrant du porche qu'éclaire le couchant, par exemple à Saint-Herbot, ou bien ils sont aménagés au pied du clocher, comme à Saint-Jean-du-Doigt en Trégor. (A Saint-Pol-de-Léon, ils sont pratiqués dans le mur du cimetière). Ceux qui se carrent en chapelles indépendantes s'appuient à l'enceinte de l'enclos paroissial qu'ils chevauchent d'aucunes fois (à Pleyber-Christ). En se bornant à la partie du Finistère, comprise entre la boucle de l'Aulne et le rivage de la mer, on peut citer, du XVI^e siècle (nous soulignons les noms des plus curieux) :

Pleyben, *Brasparts*, *Irvillac*, *Plougonven*, *Cléden-Poher*, *Lanhouarneau*, *Sizun* (1585), *Daoulas* (1589), *Pencran* (1594) ;

du XVII^e siècle : *Lannédern*, *Landivisiau*, *Roscoff*, *La Martyre* (1619), *Plouiry* (1635), *La Roche* (1639), *Guimiliau* (1648), *Loemelar* (1660), *Lampaul* (1667) et *Saint-Thégonnec* (1676), la merveille du genre.

Une grande et noble idée présida à l'érection, dans les cimetières, des calvaires et des croix. Dominant les tombes, l'image du Dieu rédempteur, crucifié, mais ressuscité, du Juge miséricordieux, étend sur elles son ombre protectrice. Si les croix historiées ne sont point particulières à la Bretagne, cette province s'est réservée en quelque sorte le privilège de ces curieuses manifestations de l'art populaire que sont les calvaires à multiples personnages. Toute église paroissiale et presque toute chapelle de pardon possède un de ces monuments, orienté vers

l'Occident. Il est souvent réduit à un piédestal de granit d'où s'élançait une croix, unique ou triple, au fût lisse ou épineux (croix de peste, assure-t-on), portant sur ses branches les traditionnels témoins du crucifiement : la Vierge, Saint-Jean, les Saintes-Femmes, les deux larrons, des gardes à cheval, des anges recueillant dans des ciboires le sang du Christ. Les plus considérables se composent d'un massif de maçonnerie, plein ou évidé, muni d'un autel ou d'une table d'offrandes. Les frises et la plate-forme sont chargées de bas-reliefs ou de statuettes en ronde-bosse. Aux scènes évangéliques, ainsi mises sous les yeux des fidèles et proposées à leurs méditations, on a mêlé des représentations d'un caractère profane et légendaire, sans nul souci de l'anachronisme.

Les croix peuvent être aussi anciennes que le christianisme breton lui-même : de fait, il en existe de romanes (sinon de mérovingiennes), de gothiques et du style de la Renaissance. Les calvaires, eux, ne sont pas antérieurs au XV^e siècle (Le Folgoët vers 1470, *Tronoën*, de 1470 à 1490) et la plupart datent des deux siècles suivants. On en rencontre quelques spécimens isolés dans la Cornouaille ; mais le Léonnais, y compris une bande de l'archidiaconé de Poher, est par excellence le pays des Calvaires. Pour ne nommer que les principaux, voici du XVI^e siècle :

Brasparts, *Pencran* (1521), *Plougonven* (1554), *Cléden-Poher* (1575), *Guimiliau* (1581) ;

du XVII^e siècle : *Lampaul*, *Plougastel-Daoulas* (1602-1604), *Saint-Thégonnec* (1610), *Lannédern* (1620), *Saint-Langui* (1622), *Pleyben* (1632), *Plouvien* (1685).

Si révélateurs de la mentalité bretonne que soient les calvaires et les reliquaires, peut-être le sont-ils encore moins que ces entrées de cimetière qui affectent des allures triomphales. On y pénètre, en effet, par de véritables arcs-de-triomphe, dans nombre d'humbles villages tels qu'Argol (1659), dans la presqu'île de Crozon, *Plouneour-Ménez*, *La Martyre*, *Berven*, *Guimiliau*, *Lampaul* (1669), etc... Ce sont encore de modestes agglomérations que *Pleyben* (1725), *Châteaulin*, surtout *Saint-Thégonnec* (1587) et *Sizun* (fin du XVI^e siècle), où se trouvent les plus imposantes de ces portes monumentales. Pour ceux qui les édifièrent, les défunts qui les franchissent, couchés dans leur cercueil, sont sur la voie triomphale, puisque la vie n'est qu'un passage du temps à l'éternité, des misères terrestres au bonheur infini.

La belle idée, et combien consolante ! Une race, secouée par la

tempête des grandes émotions, celles qui bouleversent jusqu'au tréfonds l'âme populaire, recourt d'instinct à de tels pensers et fait de ces magnifiques découvertes... On s'est récrié : « Il n'y a que les Bretons pour avoir imaginé de construire, sur le seuil de leurs cimetières, des arcs-de-triomphe, de même que l'on chercherait vainement ailleurs qu'à Ploubazlanec, un autre exemple du « Mur des disparus »... Hélas ! Que sont donc ces stèles, couvertes de noms chéris et glorieux qui s'érigent dans chacun de nos villages depuis la Grande Guerre ? Et la France n'a-t-elle pas creusé la tombe du Soldat inconnu sous la voûte du plus majestueux de ses arcs-de-triomphe ?



BREST. — LE PORT MILITAIRE ET LE PONT-TOURNANT. Le port militaire qui doit son existence définitive à Richelieu (1631) et son développement à Colbert, est formé par l'embouchure de la Penfeld, que franchit, à plus de 20 m. de hauteur, un pont-tournant de 1861. (On voit, à gauche, le quartier de Recouvrance, avec dans le haut, la caserne de la Marine, dans le bas, les ateliers de l'artillerie).



BREST. — LE CHATEAU commande l'embouchure de la Penfeld et, partant, du port militaire. Elevé, à partir de la fin du XII^e siècle, sur le roc, qui porta un poste romain, il a été modifié et agrandi par Vauban, après que celui-ci eut repoussé l'attaque d'une flotte anglo-hollandaise. Parties anciennes: un donjon et huit tours (XIII^e et XV^e siècles) que le grand ingénieur couronna de plates-formes.



15

PLOUGASTEL-DAOULAS. — LE CALVAIRE (1602 et 1604) est formé d'un socle percé d'arcades, surmonté d'une frise continue de bas-reliefs. Sur la plate-forme, nombreuses statuette groupées en scènes de la vie du Christ (Résurrection, Portement de croix, Cène, Lavement des pieds) et trois croix (celles des Larrons en tau, celle de Jésus à fût épineux avec, sur les croisillons, Piéta et Saintes Femmes, anges au calice et gardes à cheval).



LANDERNEAU. — LE VIEUX PONT BATI de cette pittoresque cité (jadis siège du gouvernement du Léonnais, alors que «la lune de Landerneau était plus grande que celle de Versailles») enjambe l'Elorn. La «rivière de Landerneau», que le flot remonte jusque là, s'élargit en port un peu en aval du pont.



LANDERNEAU. — VIEILLES MAISONS. Outre son pont bâti, Landerneau a deux églises du XVI^e siècle (Saint-Thomas et Saint-Houardon avec un beau porche) et de vieilles maisons, cuirassées d'ardoise sur le hourdis, aux étages en encorbellement, aux frontons aigus avec auvent.



BRASPARTS. — EGLISE, CALVAIRE ET OSSUAIRE. Cette bourgade de la montagne d'Arré, comme tant d'autres aussi modestes de Bretagne, offre un bel ensemble architectural avec son ossuaire (à g.), son calvaire et surtout son église du XVI^e siècle, dans ce curieux style de la Renaissance bretonne qui combina assez tard les ornements classiques avec les principes du gothique flamboyant.



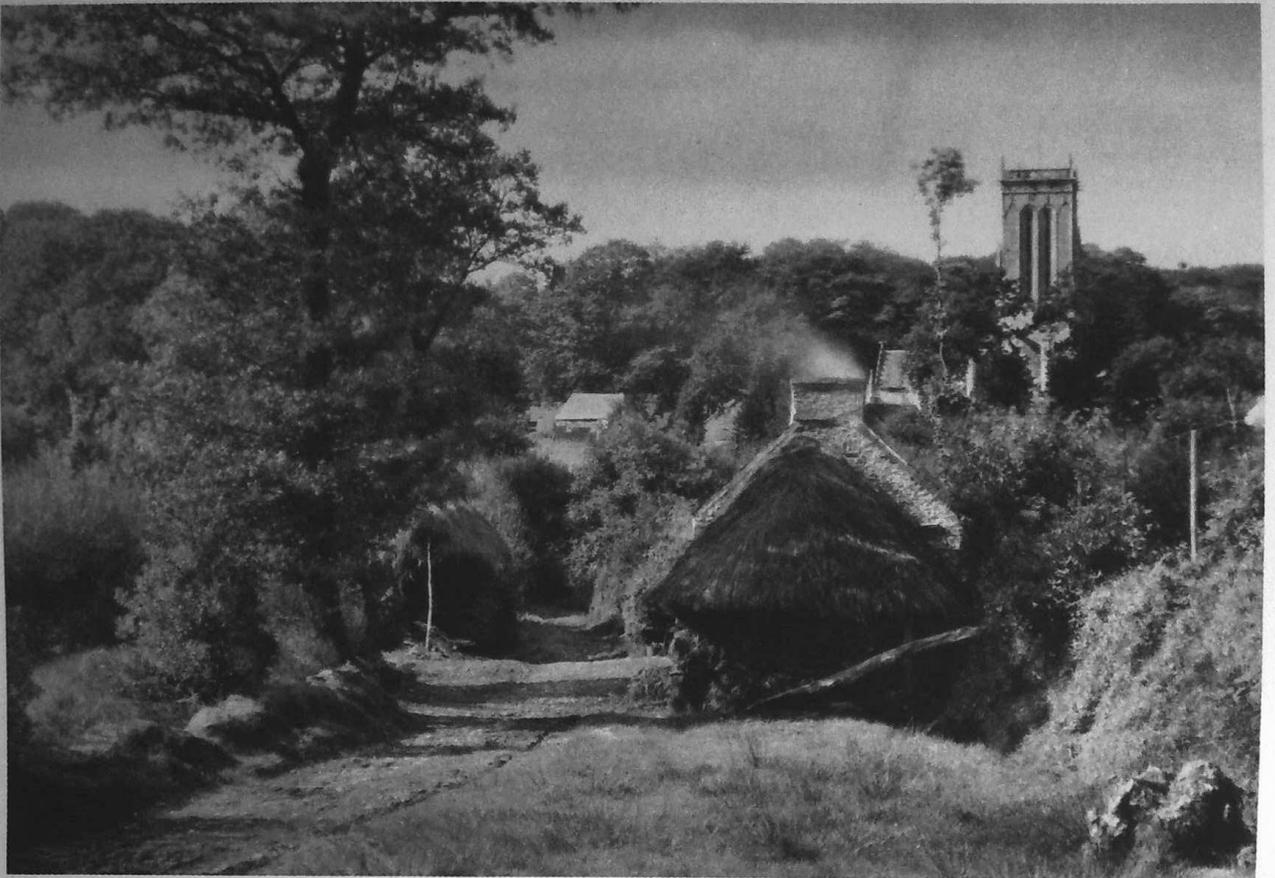
BRASPARTS. — LE CALVAIRE de Brasparts (XVII^e siècle) ne saurait se comparer à celui de Pleyben (dans le même arrondissement de Châteaulin. (Cf. *Visions de France, Bretagne I*). Il n'en est pas moins intéressant avec ses bénitiers, sa table d'offrande et surtout avec ses grands personnages: groupe des saintes-femmes soutenant le corps du Christ (sculpture fruste, mais vivante), S. Michel et le dragon, un donateur, le Sauveur et deux anges. Les corps des larrons sont mutilés.



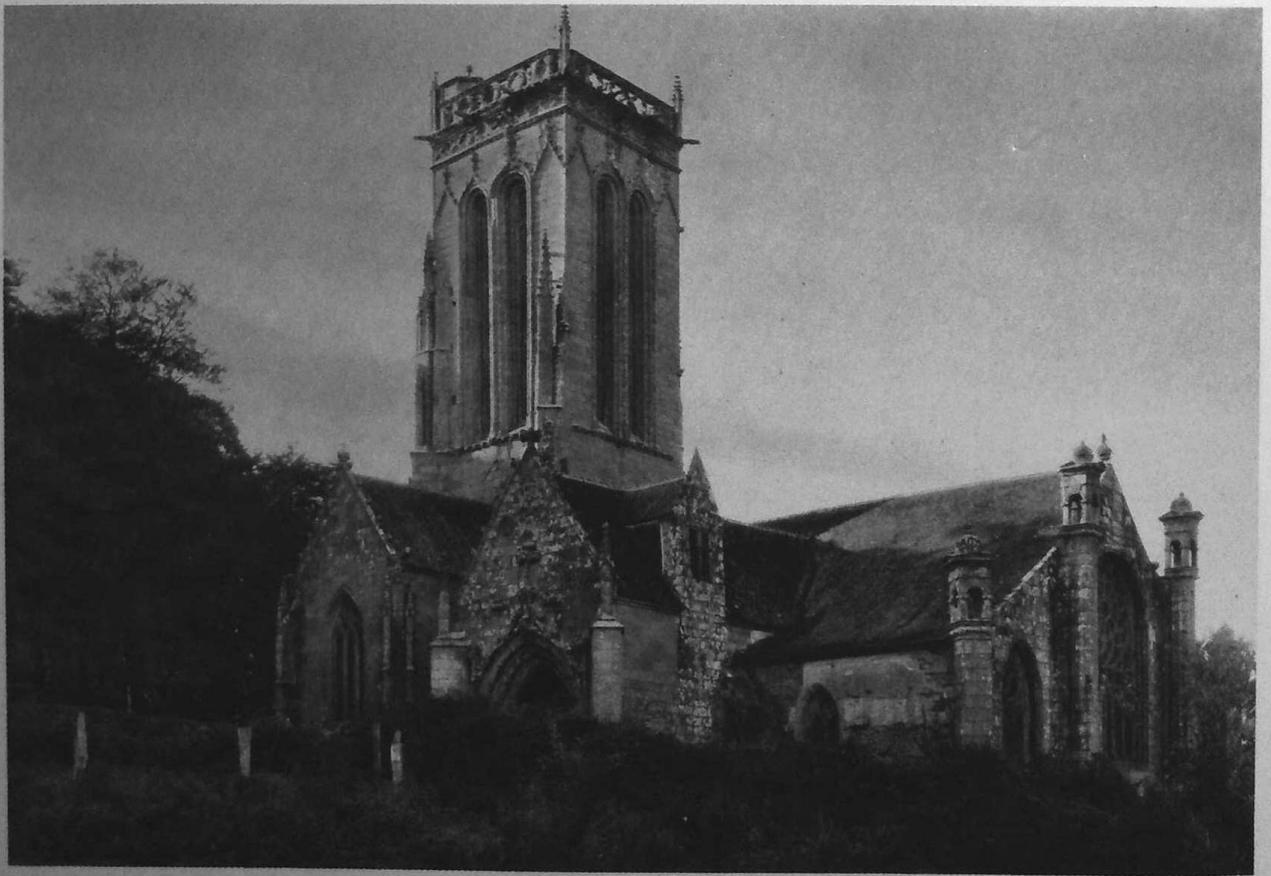
LANNÉDERN. — ÉGLISE ET ANCIEN OSSUAIRE. Entre Brasparts et Huelgoat, dans une région accidentée, Lannédern possède cette chapelle Sainte-Anne (ancien ossuaire) en face de son église Saint-Hilaire, de 1662, qui domine un vaste paysage, un peu mélancolique. A l'horizon (à g.), le dôme du Menez Mikel, point culminant de toute la Bretagne (391 m.): Saint-Michel de Brasparts ou Saint-Michel-en-terre.



SAINT-HERBOT. — CHATEAU DU RUSQUEC. A peu de distance du hameau bien connu de Saint-Herbot on voit, à l'extrémité d'une avenue de hêtres, ce qui reste d'une belle gentilhommière du XVI^e siècle, le château du Rusquec. C'est aujourd'hui une ferme. Dans la cour, grande vasque en pierre aux écussons armoriés. Colombiers en ruines.



SAINTE-HERBOT. — HAMEAU ET CHAPELLE. Au milieu d'un paysage plus grandiose que sévère, une dizaine de maisons constituent le hameau, qui dépend de Plonévez-du-Faou. Saint-Herbot est un ancien prieuré dont il reste une belle église, non loin du Moulin et du Château du Rusquec, et des rocs chaotiques, parmi lesquels l'Elez, affluent de l'Aulne, fait une chute de 70 m..



SAINT-HERBOT. — CHAPELLE (XVI^e siècle), dédiée au populaire thaumaturge, protecteur du bétail, Saint-Herbot. Elle est remarquable par son clocher gothique aux longues fenêtres, à la balustrade ajourée, par son porche à statues d'apôtres, flanqué d'un petit ossuaire, par son chancel (clôture du chœur) en bois sculpté. Pardon le vendredi avant la Trinité, avec offrande de crins. Ce jour-là les bœufs de la Cornouaille se reposent.



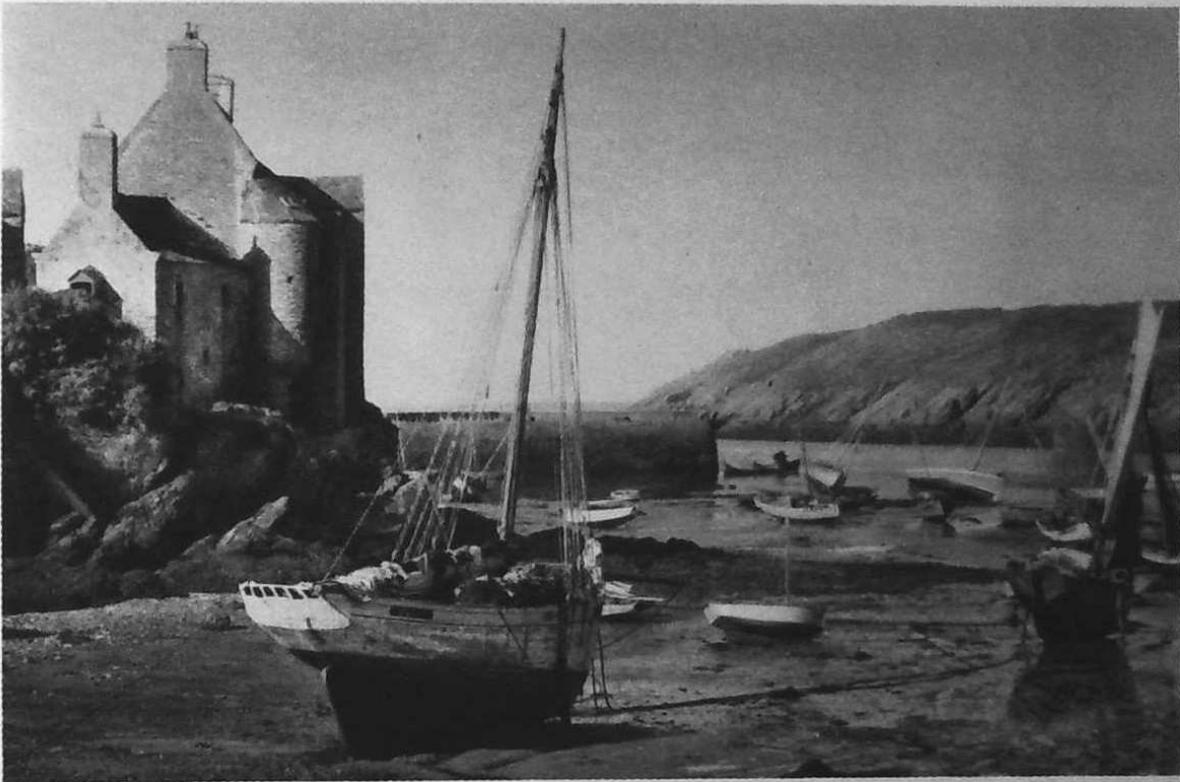
HUELGOAT. — LE LAC. Le «Bois d'en Haut» (Huelgoat) a été surnommé ambitieusement «le Fontainebleau breton». Une forêt domaniale de pins sylvestres, de chênes, de hêtres, couvrant 591 hectares, des gorges abruptes, des éboulis de blocs granitiques, un lac ou, si l'on préfère, un étang, appelaient la comparaison. En réalité, Huelgoat fait plutôt penser à certains coins des Vosges, avec ses eaux vives et ses clairs ruisseaux.



HUELGOAT. — LE CHAOS DU MOULIN. L'érosion intense, qui démantela la montagne d'Arré vers l'époque tertiaire, a semé dans ce pays de gros blocs, arrondis par la violence des eaux, curieusement entassés, formant parfois comme des cavernes. Ce sont des granits, des schistes et des roches carbonifères, dont il est curieux d'observer l'amoncellement chaotique près du Moulin, à la Mare aux Sangliers, au « Ménage de la Vierge »



HUELGOAT. — LA PIERRE TREMBLANTE. Un sentier mène du Moulin à un petit bois de chênes et à une plate-forme où repose en équilibre instable un bloc énorme, qui est peut-être un monument mégalithique. Malgré son poids (évalué à une centaine de tonnes), on le fait aisément « trembler ». Il mesure 7 m. en longueur, 5 en largeur, 4 en épaisseur.



LE CONQUET. — ENTRÉE DU PORT. Le Conquet limite, au S.-E., le demi-ovale de la Plage des Blancs-Sablons, face à la pointe de Kermorvan. Une petite digue protège son havre de langoustiers et de homardiers.



LE CONQUET. — MAISONS DU QUAI. Le Conquet est une vieille bourgade maritime, que les Anglais mirent plusieurs fois à mal, notamment en 1558, où ils brûlèrent toutes les maisons, sauf huit qu'on croit reconnaître sur le port (escaliers extérieurs).



POINTE SAINT-MATHIEU. — RUINES DE L'ABBATIALE, construite de 1157 à 1208. Au primitif couvent de saint Tanguy, succéda, au XII^e siècle, une abbaye bénédictine, saccagée plusieurs fois et finalement incendiée sous la Révolution. Ces ruines tragiques dominent un rivage déchiqueté par les flots tumultueux de l'Iroise. Tout auprès, monument aux Marins de la grande guerre.



SAINTE-RENNAN. — UNE RUE. Ce très ancien bourg (chef-lieu de canton de l'arrond^t de Brest) est bâti sur le penchant d'une colline qui descend vers l'Aber-Ildut. Il aurait été fondé par l'anachorète irlandais saint Renan. Autour de la halle, plusieurs maisons du XV^e au XVII^e siècle, l'une au curieux pignon demi-conique, une autre de la fin du XV^e siècle, avec des sculptures.



ABER-ILDUT. — LA CRIQUE. Comme Lanildut, ce petit port est situé à l'embouchure d'une sorte de fjord profond, l'Aber-Ildut. En arrière de l'île Melon, peuplée de mégalithes, s'élargit une crique où la mer découvre à marée basse de vastes vasières. On exploite sur ces rivages un très beau granit.



PORSPODER. — VUE PRISE DE LA GRÈVE. Ce village est situé au bord d'une grève sauvage, aux rocs tapissés de goémons, sur une côte pelée, d'aspect triste. Le clocher de son église domine un immense horizon. A l'Ouest, on devine Ouessant (*Eussa* signifie *la plus haute*), dont les falaises marquent le « fin bout de la France ». Le passage du Fromveur la sépare de l'île Molène, le Fromveur et le Chenal du Four l'isolent de la « grande Terre ».



PORSPODER. — RÉCOLTE DU GOÉMON. On recueille sur cette côte, au long de laquelle l'Atlantique et la Manche se confondent, des goémons énormes. On les destine surtout à la fabrication des sels de potasse dont on extrait l'iode et le brome. On récolte dans ce but plusieurs variétés d'algues, en particulier des « laminaires » : c'est le goémon de coupe. La mer, au cours des tempêtes, rejette sur les grèves quantité de ces précieux varechs : goémons d'épave.



33

PLLOUDALMÉZEAU. — LAVOIR. Ploudalmézeau est le chef-lieu du canton qui dresse son socle de granit en façade à la fois sur l'Atlantique et sur la Manche, devant la houle des flots. Son rustique lavoir ressemble à beaucoup d'autres de la Bretagne, avec ses larges dalles posées à plat, sur lesquelles les femmes s'agenouillent.

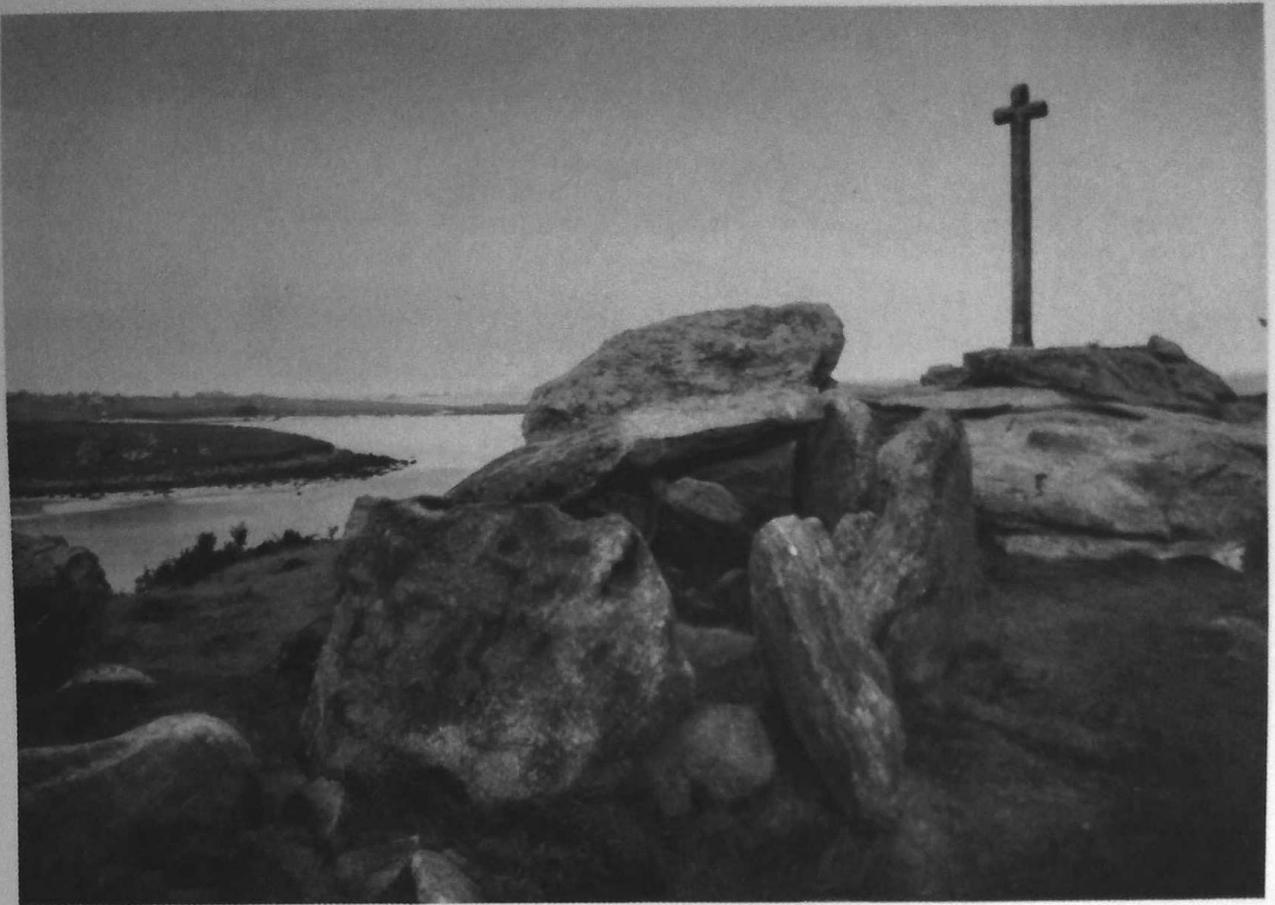


TRÉMAZAN. — RUINES DU CHATEAU (XIII^e-XIV^e siècles), qui vit naître le célèbre Armagnac Tanneguy du Chastel, énergique serviteur de Charles VII. Outre l'imposant donjon carré, il subsiste des débris considérables de l'enceinte. C'est, pourrait-on croire, le site, en vue de la mer, que décrit Wagner, au dernier acte de *Tristan et Isolde*.



35

TRÉMAZAN. — LA BAIE. On est ici dans la région des abers : Aber-Benoit, Aber-Vrac'h, Aber-Ildut, profondes échancrures faites par la Manche ou l'Océan dans ces rivages que le flot peu à peu démantèle et détruit. Au large, l'île Verte, la trainée des roches de Portsall, un monde infini d'écueils et de remous. Le sol est peu fertile, mais l'homme s'y attache, car il y a des ressources : la pêche, le cabotage, les engrais marins, de modestes stations balnéaires.



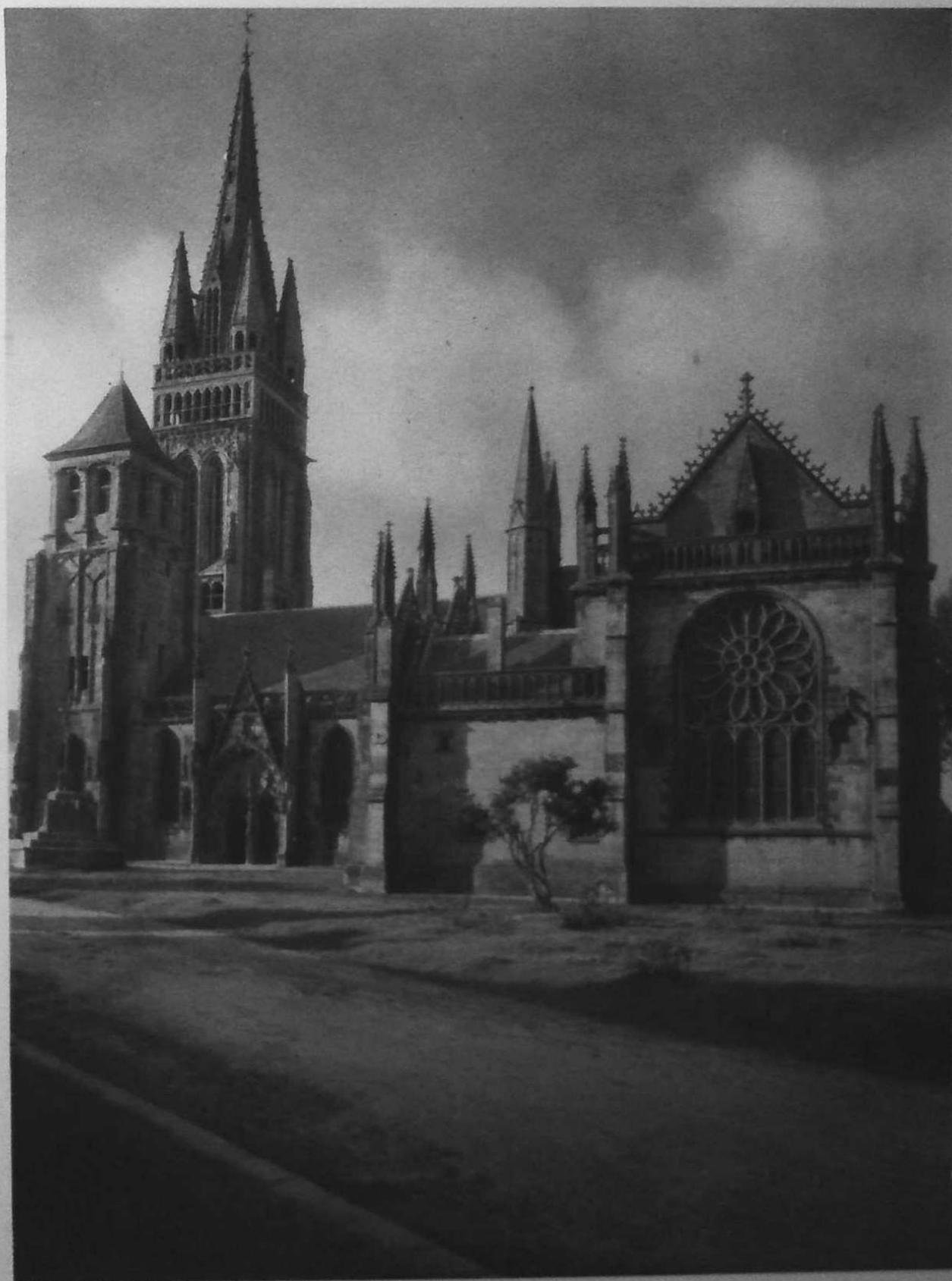
PORTSALL. — DOLMEN ET CROIX DE GUILLIGUÉ. Sur ces « fins de terre », dans tout le pays d'Ac'h les monuments mégalithiques abondent: dolmens, menhirs, lechs, tumuli. Saint-Mathieu, Locmaria, Lampaul-Plouarzel, Lanrivoaré, l'île Melon, Porspoder, Argenton, Ploudalmézeau, Portsall, etc., en présentent des types variés depuis les galets du cimetière des « sept-mille-sept-cent-sept-vingt et sept saints » jusqu'aux monolithes géants de 10 m. (Kergadiou) et même de 12 (Kerloas).



L'ABER VRAC'H. — LE PORT. Au fond d'une anse, un port de pêche (langoustes, homards) et une modeste station balnéaire, en arrière d'une ceinture d'ilots et d'écueils, sur lesquels on entend sans cesse gronder la mer. Le contraste est frappant entre cette éternelle agitation et le calme des eaux de la baie. Au large, l'île Vierge porte presque au ras des flots un phare géant haut de 75 m. (15 de plus que celui d'Eckmühl).



LE FOLGOËT. — LE DOYENNÉ (fin du XV^e siècle). Le Folgoët, centre d'un pèlerinage très populaire (pardon les 7 et 8 septembre), honore Notre-Dame et son serviteur, «l'innocent» Salaün, dont un lis miraculeux fleurit la tombe. Ainsi s'explique la réunion en ce lieu d'une superbe collégiale, d'un calvaire, érigé au XV^e siècle par le cardinal de Coëtivy (il est présenté à la Vierge par son patron), d'un manoir à tours, tourelles et lucarnes: le Doyenné.



LE FOLGOËT. — LA COLLÉGIALE, commencée en 1409, consacrée en 1419. Façade dominée par deux tours, dont une, magnifique, porte une flèche de 56 m. de haut. Le côté méridional, avec sa tour inachevée, son beau portail, en avant duquel se dresse le calvaire, enfin avec la chapelle de la Croix, se détachant comme une sorte de transept, est d'une grande richesse. Fontaine sacrée, creusée dans le chevet même de l'église, sous la maîtresse-vitre.



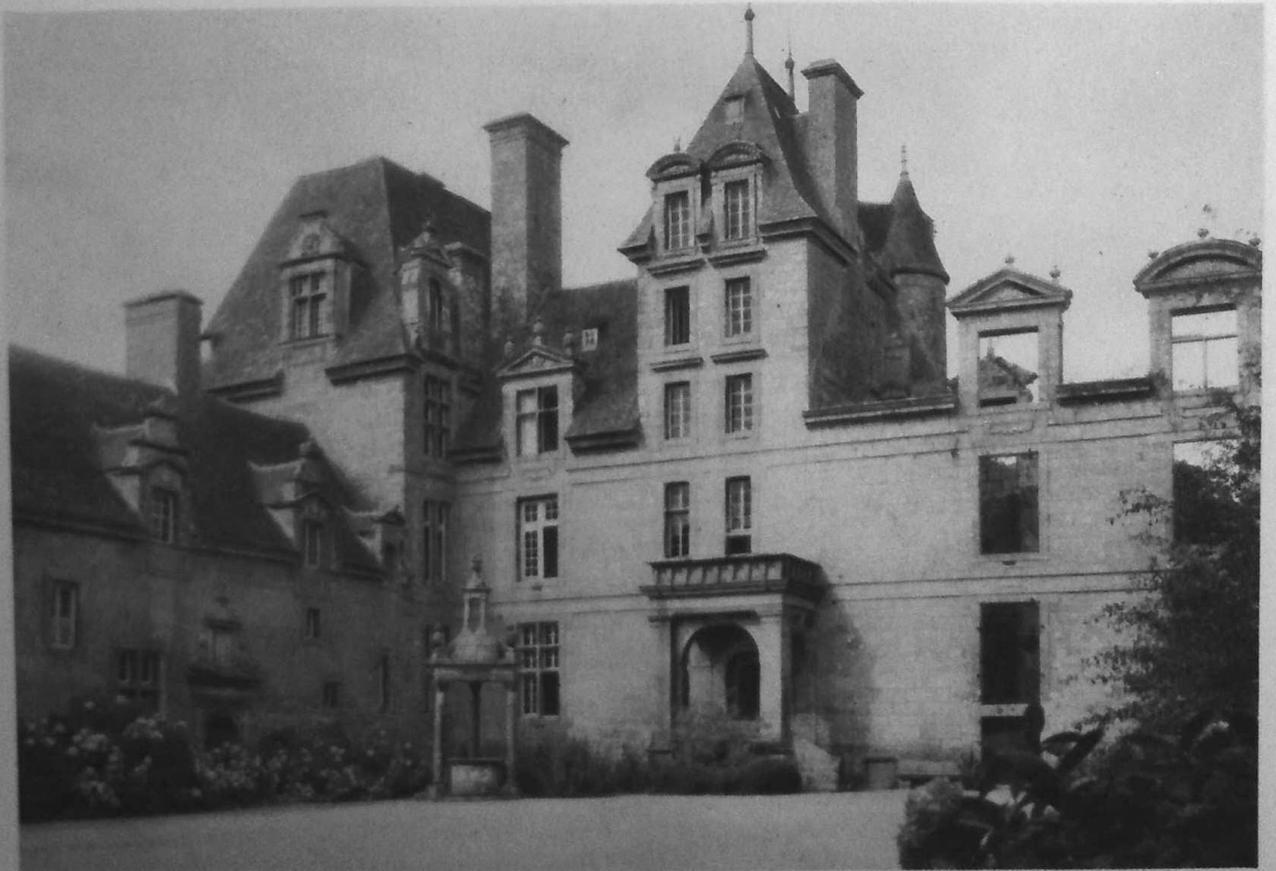
BRIGNOGAN. — CALVAIRE DE LA CHAPELLE POL. Sur une des côtes de Bretagne les plus sauvages et les plus battues des tempêtes, la chapelle Pol s'élève sur un amoncellement de blocs de granit. Calvaire du XVI^e siècle, comme il en existe beaucoup dans la province: un socle à quatre ressauts, une croix ornée (mutilée). On est ici dans *Lan ar Paganis*, la Terre-des-Paiens, qui résista longtemps au Christianisme.



BRIGNOGAN. — LE MENHIR DE MEN-MARZ. Tout près de la station balnéaire de Brignogan vers la pointe de Pontusval, le *Men-Marz*, la *Pierre-du-Miracle* (8 m. de haut sur 3 m. 50 de large à la base) dresse son élégante silhouette au bord d'un chemin. Ce Menhir est christianisé. (Monuments analogues à Dol, Pontivy, Saint-Duzec, Lan-ar-Justiz, Pont-l'Abbé).



SAINT-VOUGAY. — CHATEAU DE KERJEAN, construit entre 1560 et 1590 pour Louis le Barbier et sa seconde femme Jeanne de Gouillon. Sa grande avenue aboutit à une vaste esplanade encerclée d'arbres sur laquelle se dresse un édifice à la fois château-fort et habitation de plaisance, de style mi-gothique mi-Renaissance. Le « Versailles breton » (?) est entouré d'un rempart de 6 m. de large, creusé de casemates, bordé d'un fossé à fond de cuve, flanqué de tour d'angle et percé de deux portes jadis protégées par des ponts-levis.



43

KERJEAN. — COUR ET AILE PRINCIPALE. Les bâtiments d'habitation, placés dans l'enceinte, forment un quadrilatère dont la face antérieure ne comporte qu'un mur de clôture bas, auquel s'appuie une terrasse avec un puits remarquable. La partie N.-E. fut détruite par un incendie au XVIII^e siècle. L'angle N.-O. est conservé. A noter le pavillon à quatre étages de l'escalier, son perron, son portique, ses lucarnes surmontées du croissant (de Diane de Poitiers?).



LANDIVISIAU. — FONTAINE SAINT-THIVISIAU. Le Christianisme a placé les fontaines, objets du culte des anciens Celtes, sous le patronage de la Vierge Marie ou des Saints. Ces fontaines sacrées sont nombreuses dans le Finistère (Tréfléz, la Folgoët, Saint-Vennec, Locronan) etc.. Celle de Saint-Thivisiau est remarquable par ses bas-reliefs sculptés du XV^e siècle, assez mal raccordés, provenant de l'ancienne église de Landivisiau.

(2^e arcature en haut et à droite : la Sainte-Trinité).



LANDIVISIAU. — L'ÉGLISE, consacrée à St Thuriaff (en breton Thivisiau), se présente à l'extrémité d'une grande place. Reconstituée en style pseudo-gothique, elle a conservé un beau porche latéral en granit sculpté, de ce style flamboyant et Renaissance, qui est la marque de l'architecture bretonne du XVI^e siècle. Clocher à jour dans la formule saint-politaine



LAMPAUL. — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE. L'église de Lampaul, à qui le voisinage de Guimiliau fait tort, possède une grande tour avec une flèche mutilée par la foudre. L'intérieur, conforme au modèle le plus répandu en Bretagne, est remarquable par le baldaquin sculpté au-dessus des fonts baptismaux, des retables d'un grand intérêt, une riche «poutre de gloire» (l'antique *trebi*), des bannières.



LAMPAUL. — PORCHE DE L'ÉGLISE ET CALVAIRE.

A 3 km. et demi à l'O. de Guimiliau, Lampaul possède une église des XVI^e et XVII^e siècles. Son porche latéral, de 1533, montre la statue du thaumaturge St Pol et du serpent ou dragon, dont il délivra l'île de Batz. Calvaire avec croix ornée (mutilée), au fût épineux, petit arc de triomphe et ossuaire de 1668.

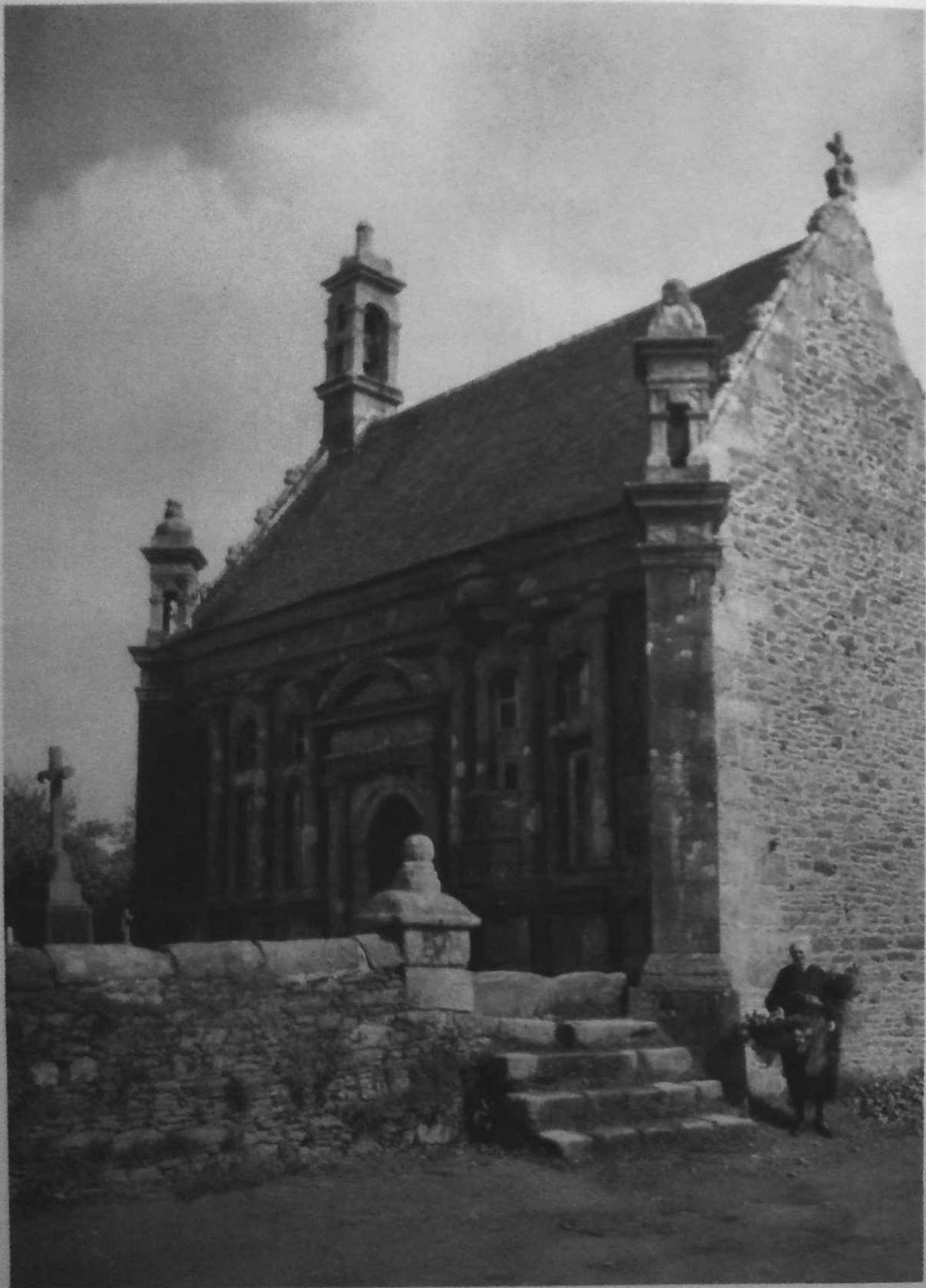


GUIMILIAU. — L'ENCLOS PAROISSIAL (ensemble des monuments constitutifs de la paroisse rurale en Bretagne): l'église (clocher, plus ancien, rattaché à un édifice du milieu du XVI^e siècle et du XVII^e) avec fonts baptismaux et chaire superbes, ossuaire accolé au beau porche de 1606; arc-de-triomphe (1581) ou large porte à arcade du cimetière, surmontée d'un fronton courbe avec cavaliers; sacristie (coupole, flanquée de 4 demi-coupoles, œuvre originale de F. Hervé et J. Pouliguen, 1683); calvaire.



49

GUIMILIAU. — LE CALVAIRE, construit de 1581 à 1588. Comme architecture, un massif carré, évidé de 4 arcades à hauteur d'homme, ouvertes sous des contreforts rayonnants. La sculpture, naïve et rude, mais grouillante de vie: Scènes de l'Évangile sculptées en haut-reliefs sur la frise (on voit ici des tableaux de l'Enfance du Christ); Évangélistes assis aux angles; sur la plate-forme statuette très intéressantes (la Résurrection visible). Croix ornée.



GUIMILIAU. — CHAPELLE FUNÉRAIRE SAINTE-ANNE.

Au fond du cimetière un reliquaire ou ossuaire, la chapelle Sainte-Anne. Façade ornée de colonnes, entre lesquelles s'ouvrent de hautes baies en plein-cintre. La principale originalité du monument : la chaire extérieure en pierre. (Au-dessus de la porte : *Memento mori*. 1648).



51

SAINT-THÉGONNEC. — L'ENCLOS PAROISSIAL, où se groupent, parmi les tombes, les monuments religieux, était comme la cellule organique de l'agglomération bretonne d'autrefois, où la communauté des morts restait étroitement unie à celle des vivants. Ici Porte triomphale de 1587, formée d'un corps principal flanqué de deux pylônes, ornés de clochetons à boules avec croix. Église reconstruite (tour carrée de 1605, coiffée d'un dôme à lanternons, avec galerie ajourée).



SAINT-THÉGONNEC. — LE CALVAIRE (1610). Un socle rectangulaire en granit. Sur la plate-forme divers groupes de personnages, d'un travail ingénu mais vigoureux. (Pietà, Mise au tombeau, Résurrection). Croix de peste au fût épineux (St Jean et St Pierre, gardes à cheval, Christ et Anges recueillant son sang), entre les croix lisses des larrons. Au-dessus de la table des offrandes ou autel, S. Thégonnee avec son bœuf.



SAINT-THÉGONNEC. — L'OSSUAIRE. Ce monument très bien conservé est le plus parfait spécimen du genre qui existe en Bretagne. Façade décorée de fines colonnes corinthiennes. Celles du rez-de-chaussée reposent sur de hautes bases et supportent une belle frise à sentences latines et françaises. Entre celles du haut, niches à coquilles. Bénitiers aux angles. Remarquable portail à fronton brisé, contreforts et lanternons.



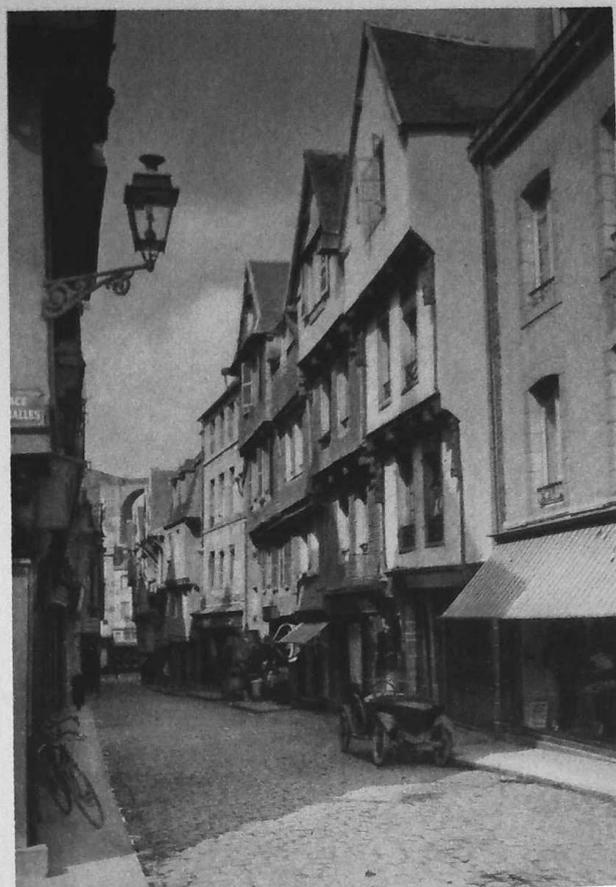
MORLAIX. — LE VIADUC. Morlaix est situé au fond d'un estuaire où la marée pousse les navires jusqu'auprès du viaduc qui domine la ville de son portique monumental. Construit en 1861 par Fenoux (longueur: 284 m., hauteur: 59), il est divisé en deux étages de 9 et de 14 arches, presque sous lesquelles les navires venaient s'amarrer jadis.



MORLAIX. — LE BASSIN A FLOT. Le petit port de *Montroulez*, devenu, au XIV^e siècle, l'une des treize «bonnes villes» de Bretagne, enrichie par le commerce des toiles, connut au XVI^e siècle des heures tragiques. Il se protégea contre l'Anglais par son fort du Taureau. Morlaix fait aujourd'hui un commerce maritime assez considérable, notamment avec l'Angleterre.



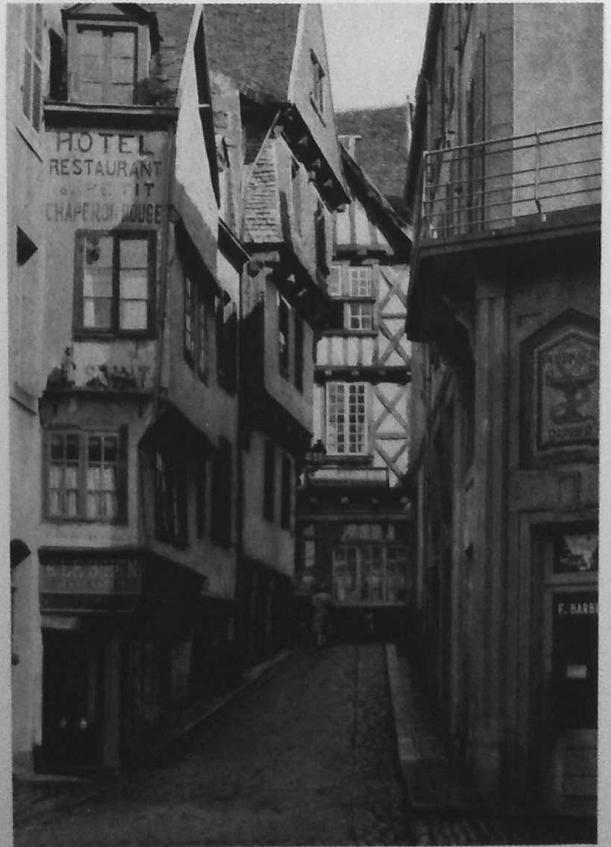
MORLAIX. — RUE ANGE DE GUERNISAC. Morlaix occupe un bassin de verdure, à l'extrémité de sa «rivière», au confluent du Jarlot et du Keffleut. Vieille cité aux vénérables logis en pans de bois et hourdis.



MORLAIX. — GRAND RUE, dont l'aspect rappelle celui de la rue des Fèvres, à Lisieux. Les vieilles maisons abondent encore dans cette rue, autour des halles, aux quartiers de St-Melaine, St-Mathieu et St-Martin. (A dr. et presque au fond, maison Pouliguen).



57
 MORLAIX. — MAISON DE LA
 DUCHESSE ANNE. Charmant spécimen des
 maisons « bourgeoises » des XV^e et XVI^e siècles,



MORLAIX. — VENELLE AU SON.
 Dans les environs de la charmante église St-Melaine
 débouchent, sur la place Thiers, d'étroites venelles



TAULÉ. — ANCIEN CLOCHER ET CALVAIRE. Ce chef-lieu de canton, situé sur une éminence où commencent les champs de primeurs de la « ceinture dorée », a conservé son beau clocher, féodal dans la partie où s'adosse l'ossuaire, et son calvaire à croix ornée.



HENVIC. — ÉGLISE ET CIMETIÈRE. Le champ des morts s'est maintenu autour de la modeste église au pittoresque clocher à balcon. Des monuments trop modernes lui ont fait perdre en partie sa physionomie originale; mais on y voit encore nombre de tombes bretonnes, caisses rectangulaires en granit ou ardoisine.



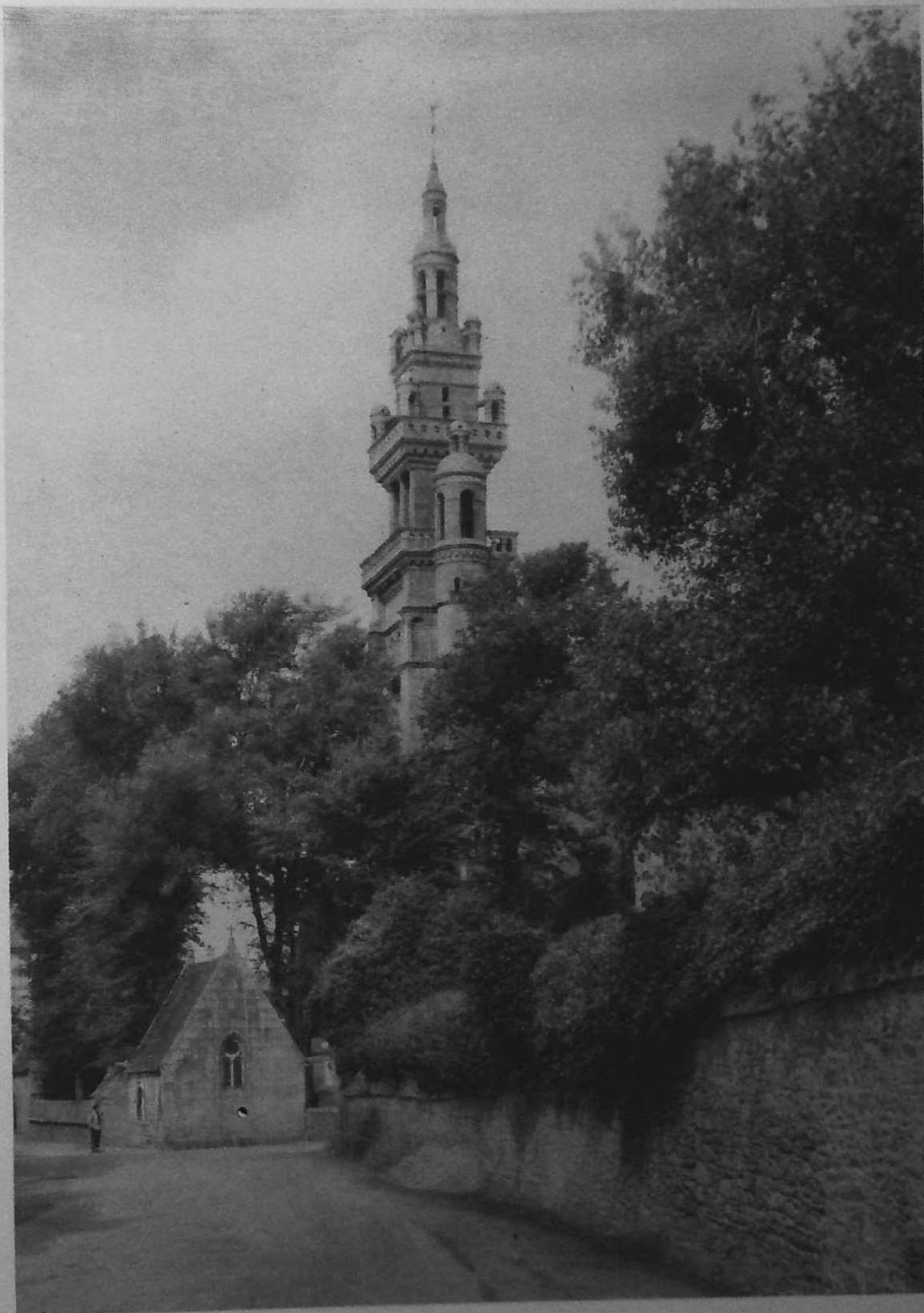
59

SAINT-POL-DE-LÉON. — LE KREISKER, haut de 77 m., le plus beau des clochers bretons, l'un des plus harmonieux et des plus hardis de la France, prototype des « clochers à jour ». Posée sur quatre piliers, sa tour rectangulaire aux longues fenêtres s'élève entre la nef et le chœur de cette chapelle municipale des XIV^e et XV^e siècles. Architecte inconnu, breton ou normand, qui s'inspira sans doute de St-Pierre de Caen.



60

SAINT-POL-DE-LÉON. — VIEILLE MAISON. La ville renferme plusieurs anciens logis, soit à pans de bois et encorbellement, soit en pierre, comme celui-ci avec échauguette d'angle. L'ancienne cathédrale (dont on aperçoit partie du flanc méridional et des tours) fut commencée dans le dernier tiers du XIII^e siècle, probablement par des maîtres d'œuvre normands, qui utilisèrent la pierre blanche.



61

ROSCOFF. — LE CLOCHER. Type de ces clochers de la Renaissance bretonne, qui font parfois songer à certains édifices plâtresques d'Espagne et du Portugal. Commencé en 1550, le clocher de Roscoff est fort élégant avec ses tourelles, lanternons ou clochetons, ses balcons et galeries ajourées. (Dans l'axe de la rue, un ancien ossuaire.)



ROSCOFF. — UN OSSUAIRE. Deux de ces édifices funèbres occupaient les angles de l'esplanade où s'élève l'église, là où était autrefois le cimetière.



62

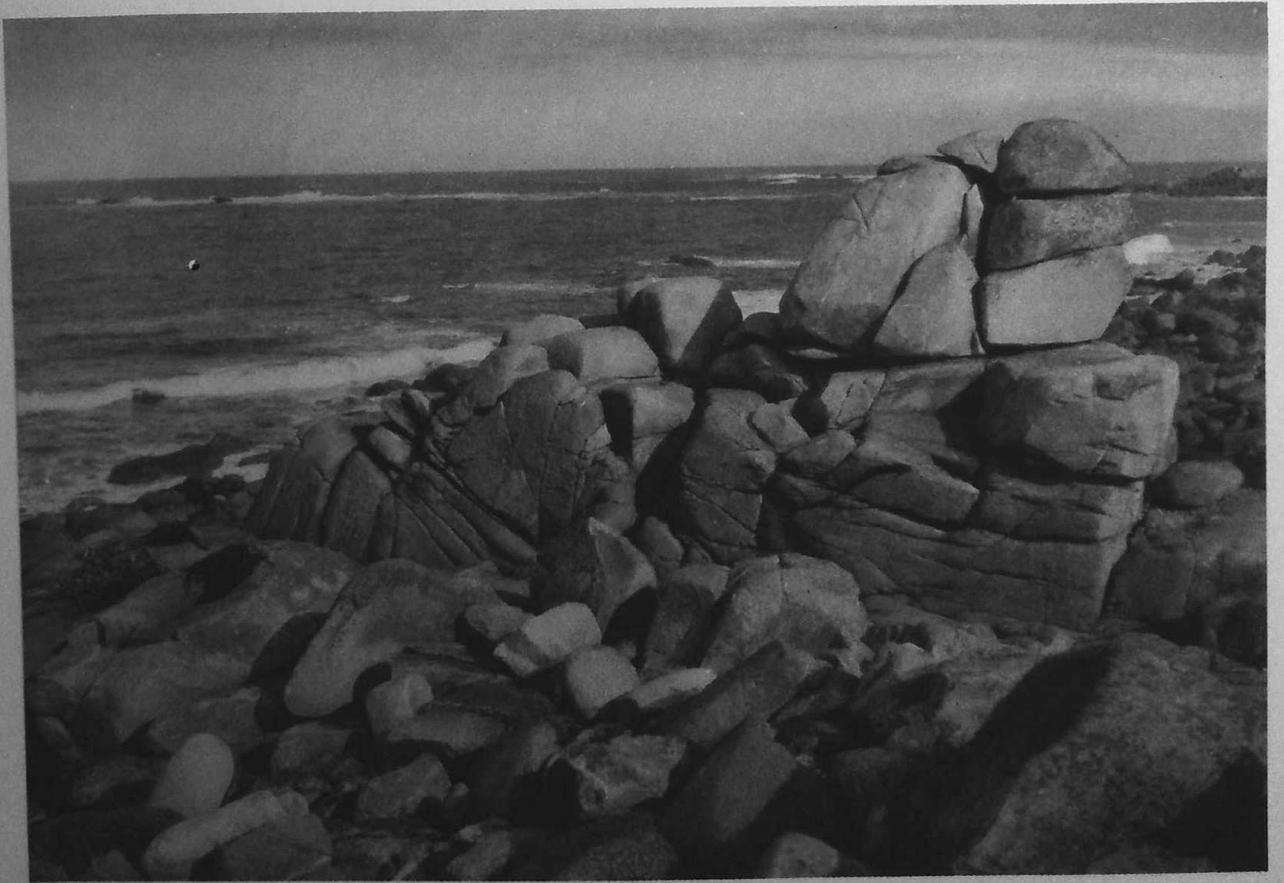
ROSCOFF. — MAISON GAILLARD. Derrière l'église, la principale rue de Roscoff qui mène au port, montre encore quelques maisons du XVI^e siècle, aux lucarnes et fenêtres ornées, aux entrées de caves donnant sur la voie publique.



ROSCOFF. — COUR DE LA MAISON DITE DE MARIE STUART, avec sept arcades cintrées, aux colonnes trapues, aux frustes chapiteaux. La célèbre reine y aurait habité, fillette, en 1548, lorsqu'elle vint en France pour épouser le dauphin, futur roi François II. Il est curieux que Roscoff ait vu débarquer, deux siècles après (1746), le prétendant écossais Charles-Edouard, le vaincu de Culloden, sauvé par un corsaire malouin.



ILE DE BATZ. — LE BOURG. *Enex-Batz* (l'île du Bâton) est séparée du continent par un chenal d'un km. de large, parcouru par des courants violents. L'agglomération principale de ce petit territoire insulaire (environ 4 km. d'E. en O. et 1 km. de largeur moyenne) s'étend au bord d'une anse et regarde vers le continent. Les hommes pêchent, les femmes cultivent la terre.



A BATZ. — ILE TISAUZON ET TROU DU SERPENT. Deux îlots dépendent de Batz, l'île Verte et l'île Tisauzon, où l'on montre dans un amas de rochers le Trou du Serpent. Là, saint Pol passa son étole au cou d'un dragon qui dévastait Batz et lui commanda de disparaître dans les flots (voir à la sacristie de l'église, «l'étole de saint Pol», précieux tissu byzantin, en soie brochée blanc et jaune, sur laquelle sont brodés des cavaliers aux faucons, avec chiens).



COTE DE ROSCOFF VUE DE L'ILE DE BATZ. La célèbre ville des primeurs (artichauts, choux-fleurs, etc.) n'est guère éloignée que d'un km. Sa prospérité témoigne en faveur de l'égalité d'un climat adouci par l'influence du Gulf-Stream. C'est une « légumière », tandis que les cités de la Côte d'Azur sont des « florales ». Son port ne reçoit que des navires de 150 à 200 tonnes.



LE CONQUET

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Croix de Guilégui	Couverture
Brest	5, 13, 14
Plougastel-Daoulas	15
Landerneau	16 et 17
Braspartz	18 et 19
Lannédern	20
Saint-Herbot	21 à 23
Huelgoat	24 à 26
Le Conquet	27 et 28
Saint-Renan	29
Aber Ildut	30
Porspoder	31 et 32
Ploudalmazeau	33
Trémazan	34 et 35
Portsaal	36
Aber Wrach	37
Le Folgoët	38 et 39
Brignogan	40 et 41
Kerjean	42 et 43
Landivisiau	44 et 45
Lampaul	46 et 47
Guimiliau	48 à 50
Saint-Thégonnec	51 à 53
Morlaix	54 à 57
Taulé - Henvic	58
Saint-Pol-de-Léon	59 et 60
Roscoff et Ile de Batz	61 à 66

VISIONS DE FRANCE

TEXTES ET LÉGENDES DE A. CHAGNY - ILLUSTRATIONS DE G.-L. ARLAUD



LANDERNEAU - ANCIEN OSSUAIRE SAINT-THOMAS

Ouvrages parus

TALLOIRES ET LE LAC D'ANNECY
LES BAUX DE PROVENCE
AVIGNON ET VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON
LA LOUVESC - ANNONAY ET LE HAUT-VIVARAIS
VALS-LES-BAINS ET LE BASSIN DE L'ARDÈCHE
LYON ET SON PAYSAGE
ARLES ET LA CAMARGUE
BOURG ET BROU
NIMES - UZÈS - AIGUES-MORTES
MONTPELLIER
LA BRETAGNE, DE QUIMPERLÉ A LA PRESQU'ÎLE DE CROZON
AIX-LES-BAINS ET LE LAC DU BOURGET - REVAR
LA CÔTE DES MAURES ET LES ÎLES D'OR
HAUTES PYRÉNÉES - LOURDES - GAVARNIE - CAUTERETS
BASSES PYRÉNÉES - BIARRITZ ET LE PAYS BASQUE
AIX-EN-PROVENCE

Ouvrage hors série paru

LE MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS. LYON

Ouvrages en préparation

BRETAGNE III - COTES DU NORD
MARSEILLE
LE NORD (2 volumes)

Demander les encartages spéciaux pour réunir les « Visions de France » par séries de 5 Volumes

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUINZE AVRIL MIL NEUF
CENT TRENTE ET UN SUR
LES PRESSES DE BRAUN & C^{IE}
MULHOUSE-DORNACH
- POUR LES ÉDITIONS -
G. L. ARLAUD - LYON



CURE DE SOLEIL A GOULVEN